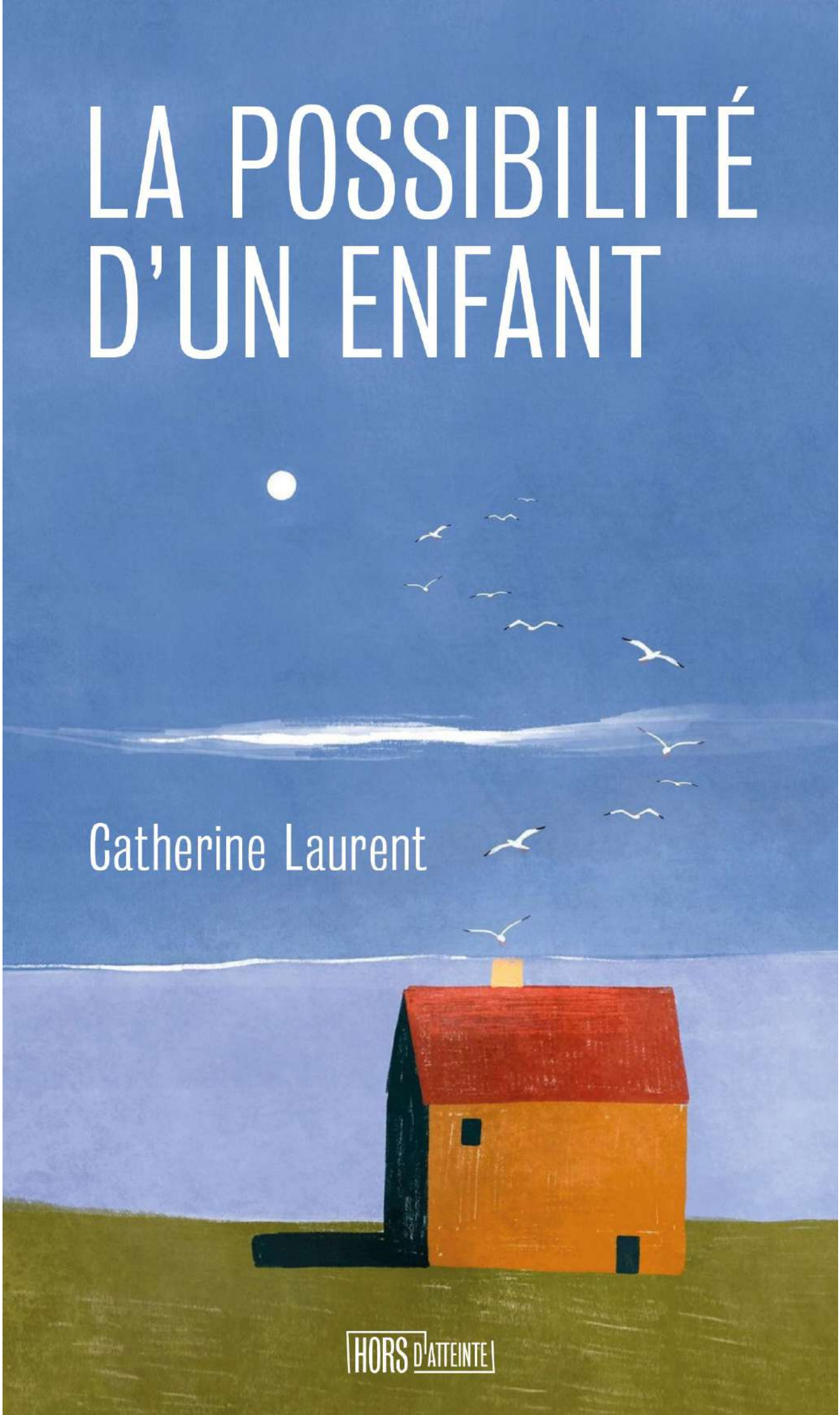
LA POSSIBILITÉ D'UN ENFANT

Catherine Laurent



HORS D'ATTEINTE

Tu me racontes que c'est toi qui as gagné en jouant aux échecs avec ton père. À tous les jeux, tu veux être le plus fort, celui qui obtient le plus de points et je lis sur ton visage ta déception quand tu perds, je vois les larmes dans tes yeux – à ce moment-là, tu me détestes. À cinq ans, Romain, tu es dense comme un bloc de terre argileux soulevé par une charrue. Tu ne sais pas garder le secret que je te chuchote à l'oreille. Tu prends l'air outré quand je te parle au moment où tu joues avec tes personnages. Si je fais intrusion dans ta chambre à l'heure d'aller se coucher, tu pleures parce que c'est foutu, demain, tu ne sauras plus où tu en étais de ton histoire. Je comprends ; un récit, quand on le tient, on ne le lâche pas sinon il se venge.

Aujourd'hui, on a gardé le silence dans la voiture. Je ne t'ai pas posé les questions rituelles sur ta journée ou ce que

tu as appris. Je t'ai regardé dans le rétroviseur : tu essayais d'ouvrir le bouchon d'une gourde contenant une compote de pomme. Au feu rouge, je me suis retournée et tu m'as souri. Longtemps, sans parler. Comme un grand. Entre adultes, ça nous arrive de le faire, c'est une façon de se dire qu'on s'aime.

Je ne sais pas comment tu as occupé mon cœur. C'est allé très vite. J'ai quitté Paris, mon histoire et ma géographie qui avaient soixante ans, en un jour. Pressée de rejoindre ta mère, j'espérais ce moment, je l'attendais depuis longtemps. Je suis arrivée à Nantes le jour de ta naissance. J'ai posé quelques affaires dans mon nouvel appartement et je suis allée à l'hôpital.

Ta mère, Elsa, était allongée sur son lit : pâle, grave, traversée par la maternité, passée sur l'autre rive du fleuve avec celles qui ont mis un enfant au monde. Puis j'ai vu ton père près d'elle, le store à demi baissé, des épluchures d'orange sur la table roulante, et je t'ai vu toi, endormi dans ton berceau, petite chose puissante.

Je passais de toi à elle, d'elle à toi, puis de toi à ton père, qui avait les yeux cernés ; je me

souviens d'un moment de profonde douceur et d'un raz-de-marée intérieur, semblable à celui que j'ai ressenti quand ta mère est née. Assieds-toi sur le lit, a-t-elle dit en me faisant de la place et en prenant ma main pour me conduire, non pas sur l'autre rive, mais tout près.

Tu aimes l'histoire du petit soldat de plomb qui, en fondant, prend la forme d'un cœur ; les livres de Claude Ponti, surtout *L'Arbre sans fin*, pour cette phrase : « Ça tue aussitôt le monstre, qui se met à pourrir sur pied comme une vieille salade moisie. » L'image de la vieille salade moisie nous fait rire aussi longtemps qu'on reste sur cette page.

Un jour, moi aussi, je fondrai comme le petit soldat. Je ne serai plus là, même si tu penses que ce n'est pas certain : *peut-être que tu seras toujours là, on ne peut pas savoir, c'est le hasard qui décide et puis la mort, c'est pas grave parce qu'on est infini*. Tu dis des choses mystérieuses avec beaucoup de certitude.

Quand tu liras ces lignes, tu seras un homme, âgé peut-être, seul ou peuplé. Je n'occuperai pas tes pensées, je serai un paysage ancien du

début du siècle, un visage jauni dans les albums de famille ; je serai pour l'éternité une figure de ton enfance, une grand-mère qui a cherché sa place. Aujourd'hui, je suis dans cet espace qu'on appelait l'avenir, le « plus tard », je suis à un âge qui me semblait à des années-lumière quand j'avais trente ans, et ce temps d'avant me semble à deux pas de moi.

« Il faut les empêcher de se reproduire ! »

C'est ce que j'ai entendu hier, chez moi, de la bouche d'un artisan venu peindre les murs du salon. Nous commencions à parler des élections qui auront lieu le mois prochain. Au bout de quelques minutes, j'ai compris que le dialogue ne serait pas possible, nous n'étions pas du même bois. Il affichait ouvertement son racisme, sa haine envers tous ceux qui n'étaient pas de la couleur blanche, qui n'avait pas une carte d'identité française, qui n'était pas hétéro-sexuels comme lui. Il était scandalisé que les homosexuels puissent avoir des enfants ; ça le tourmentait si fort qu'il avait peur pour les siens sans savoir expliquer pourquoi il avait peur et, devant ma froideur, ma stupéfaction, l'horreur qu'il lisait peu à peu sur mon visage, il est devenu agressif.

« Il faut les empêcher de nuire. Dans mon village, on faisait des virées le samedi, on allait casser du pédé ! »

Il a éclaté de rire. Je lui ai demandé de partir sur le champ. Il a ramassé ses affaires et s'est mis à parler tout seul, en proie à une agitation effrayante qui a fini par me gagner moi aussi après son départ et qui a duré, accompagnée de tristesse, jusqu'au moment où je suis descendue de la voiture devant ton école.

Tu me donnes de la joie. Comme ta mère lorsqu'elle était enfant. En te rejoignant, je cherchais ce que j'allais te dire, maintenant, pour plus tard, quand tu aurais autour de toi des hommes et des femmes le cou dressé comme des serpents, sifflants, prêts à cracher leur venin.

Oui, je me demande comment tu vas réagir quand tu vas réaliser qui je suis, une grand-mère sans liens du sang, une homosexuelle. Est-ce possible que tu me jettes aux orties ? Est-ce que tu vas en souffrir ? Les lois ne nous protègent pas de la bêtise et de la cruauté. Et je ne peux pas continuer à vivre sans lâcher quelques cailloux au bord de ton chemin. J'espère que tu me pardonneras mes doutes,

ma confusion, mon intimité exposée à laquelle je ne vais pas pouvoir échapper.

N'oublie pas que je parle en mon nom. Le roman familial abrite plusieurs voix ; je n'en ai qu'une. Laisse-moi te dérouler avec tendresse et, parfois, la sensation que mon cœur saigne, quelques fils d'or cachés dans ma besace, mes liens.

J'ai rencontré ta grand-mère dans une fête, un soir d'été, en 1982. Il faisait chaud et le ciel était plein d'étoiles. J'étais arrivée seule, tard, avec l'envie de danser sans retenue. Je ne connaissais personne, pas même l'hôte. Une voisine m'avait proposé un carton d'invitation que j'avais accepté, à tout hasard.

Dans une salle éclairée par des projecteurs qui se déplaçaient comme une poursuite au théâtre, une femme en salopette de toile orange dansait pieds nus sur une musique tribale électro. La musique était très forte, les basses franchissaient la barrière de la peau, faisaient trembler mes organes. Sa bretelle détachée rebondissait sur sa cuisse à chaque mouvement, ses pieds nus tapaient le sol au rythme des percussions. Le buste en avant, les fesses en arrière, les bras en l'air, elle occupait l'espace, dansait comme dansent les Africaines.

Je l'ai observée. J'ai vu ses seins haut placés comme deux fruits côte à côte sur une branche, sa cambrure qui s'ouvrait sur un cul ferme et rond comme celui d'un garçon, ses jambes courtes. Difficile de bouger aussi bien à moins d'avoir, dès petite, imité les grands. Je me suis approchée d'elle, comme aimantée. Nos regards se sont croisés et Julie m'a tendu la main pour m'inviter à partager sa danse.

Dans la nuit, j'ai su que ce serait une histoire importante. Il faut que tu me croies. Je me suis dit : c'est elle. Elle dont je rêve, avec elle que je veux vivre. Je me suis fiée à mon instinct, j'ai écouté mon corps et mon cœur et j'ai mis ma raison au cachot. Au petit jour, déjà, je ne voulais plus la quitter et j'avais décidé de tout partager avec elle, imaginant l'avenir au creux de son épaule.

J'ai alors compris que je ne pourrais plus lutter, à moins de devenir une criminelle pour moi-même et une fabulatrice aux yeux des autres. Je ne pourrais plus faire semblant d'aimer un homme. Ce n'était pas une révélation, c'était là, dans ma chair, mais je n'avais pas voulu le voir.

L'envie d'enfant est arrivée d'un coup dans la conversation, brutalement ; nous devions savoir, l'une et l'autre, avant d'aller plus loin. Laquelle de nous deux a posé la question en premier ? J'aime penser que nous l'avons formulée en même temps. Est-ce que tu aimerais avoir un enfant ?

Julie était mon envers. Elle ne cherchait pas à savoir pourquoi elle était comme ci ou comme ça. Il n'y avait pas de place en elle pour l'introspection ou les regrets. Si elle était triste, elle allait pleurer dans un coin ou elle courait au Louvre, en forêt ou sous les draps. Le chagrin ne l'intéressait pas. Elle avait cette force, elle l'a toujours et je sais que tu la vois, la sens. Elle est à l'image de la maison qu'elle a construite en Bretagne et où nous aimons tant nous réunir : elle est solide.

Julie ne ressentait ni honte, ni fierté. Elle avait toujours été comme ça, homo, elle était en accord avec elle-même et elle ne changerait pas. Elle disait que tout se passerait très bien quand elle me présenterait à ses parents, qui avaient deviné son homosexualité. Elle n'avait pas eu besoin de le leur dire et ils n'avaient pas été surpris quand elle était arrivée avec une

fille. Julie venait avec qui elle voulait, quand elle voulait. Et si sa mère était possessive, si elle rêvait de l'avoir à côté d'elle, elle l'acceptait telle qu'elle était.

J'ai eu envie d'y croire. De les rencontrer sur le champ pour vérifier que c'était possible, qu'elle ne me racontait pas d'histoires. Ses parents vivaient dans le Morbihan, étaient catholiques comme les miens. Cette absence de jugement me semblait étrange.

Julie s'est installée chez moi, au dernier étage d'un vieil immeuble du XIIIe arrondissement de Paris, comme si le lieu lui était familier. Elle est arrivée sans presque rien. Elle a jeté sa veste sur le fauteuil, son sac ouvert sur le tapis et elle s'est assise par terre en tailleur pour faire ses mots croisés.

Je n'ai jamais rencontré un être aussi détaché des choses qui nous entourent ou nous constituent, habits, meubles ou objets ; ça ne lui manquait pas. Elle avait vécu ses sept premières années en Afrique puis dans diverses villes françaises, son père militaire se déplaçait de mission en mission en emmenant avec lui sa femme et ses enfants, qui changeaient chaque fois d'école, de copains, de maison.

À mesure que son attachement grandissait, Julie s'est livrée à des confidences. J'ai appris qu'elle s'était séparée de la femme avec qui elle partageait sa vie avant de me connaître parce que celle-ci ne voulait pas d'enfant. Cette rupture avait été douloureuse, révélatrice de sa détermination.

Julie m'impressionnait. Elle était entière alors que je me sentais divisée. Elle avait confiance en elle et dans la vie alors que je trébuchais à chaque pas, je doutais de moi, je n'étais jamais sûre d'être capable. Le *métier de vivre*, comme l'écrit Cesare Pavese dans son journal, appartenait aux autres.

Cette année-là, dans notre petit appartement de Paris ou pendant un voyage en Martinique, des escapades en Normandie, en Bretagne ou dans le Pas-de-Calais, il y avait toujours un temps consacré à notre sujet. L'idée d'une autre vie dans notre vie. C'était ce que nous avions à nous dire, à faire, ce pour quoi nous étions ensemble : ce sujet prenait de la place, il s'étendait, nous envahissait.

Ni l'une ni l'autre, nous n'avions projeté ce désir d'enfant avec quelqu'un d'autre. Il nous rendait complices, nous intégrait au monde des

femmes. Pendant ce temps-là, nous n'étions ni différentes, ni impuissantes. Nous devenions comme les autres, prêtes à faire des enfants naturellement, à les fabriquer et à les mettre au monde. Ce n'était pas seulement une idée – une idée reste abstraite –, c'était un espoir qui, jour après jour, nous emmenait de plus en plus loin comme si nous traversions un pays à pied et que nous éprouvions notre endurance. C'était aussi une réconciliation avec nous-mêmes. Nous n'avions plus aucune raison de nous en vouloir. Nous allions oser faire un enfant par amour, d'une façon ou d'une autre. Nous nous aimions et nous disions en riant qu'à force, il allait se passer quelque chose d'extraordinaire, une de nous deux se réveillerait un matin avec un embryon dans le ventre.

Tu ne peux pas savoir à quel point on enviait la situation des couples hétéros qui désirent un enfant et pour qui le *modus operandi* est simple. Pour nous, tout était complexe. Il fallait faire des choix et, en même temps, laisser une place au hasard, à la chance, à l'alchimie entre les êtres, à la magie de l'imprévu – donc au risque. Nous ne savions pas, en réalité, avec qui faire cet enfant. Dans notre imagination,

il s'agissait d'un homme honnête, libre, mature, intelligent, féministe, drôle et sérieux, un père aimant et pédagogue, un ami avec qui le dialogue serait fluide, constructif… c'était un fantasme.

Qui aurait envie d'avoir un enfant avec un couple de femmes ? Qui accepterait de faire l'amour à l'une d'entre nous ?

Qui s'engagerait ? Qui, sans vivre avec la mère, assumerait son rôle de père en acceptant l'autre mère ?

Un peu perdues parfois, on se confiait à des amis proches. La plupart nous ont encouragées. Certains nous demandaient comment nous allions faire techniquement. D'autres nous ont reproché de ne pas penser à l'enfant et d'agir égoïstement. Est-ce que vous vous imaginez ce qu'il va vivre ? Cela me mettait en colère car imaginer, on ne faisait que ça, imaginer qu'il naisse trisomique, imaginer qu'on se sépare, imaginer que le père l'enlève, que l'État nous le retire, imaginer l'impensable, le brouillard, la nuit et le cyclone.

Les visions les plus atroces nous traversaient puis elles continuaient leur route ailleurs parce qu'on avait un désir, un espoir, une énergie à déplacer des montagnes. On ne gardait en

nous que des images de joie par temps clair, ciel dégagé, tous les oiseaux en sécurité.

J'oscillais entre la conviction qu'on allait y arriver, que rien ne pouvait nous résister (j'étais amoureuse) et une lucidité désespérante qui m'ensevelissait sous des idées noires. Il m'arrivait d'avoir envie de renoncer quand je pensais à tous les dangers rôdant autour d'un enfant. Je n'étais pas sûre de les supporter. La crainte de ne pas être solide comme on se doit de l'être, de mourir alors qu'on est responsable d'un enfant, m'envahirait plus tard, lorsque j'essaierais d'être enceinte. Julie ne partageait pas mes états d'âme ; elle était confiante.

Ou alors, a dit un jour Julie sans aucun entrain, on le fait sans père. Des femmes vont en Hollande se faire inséminer par un donneur anonyme !

Tout mon corps s'est raidi. Je n'arrivais pas à le penser. Je ne savais pas à quoi pouvait ressembler une vie sans père. Qu'est-ce qu'on dirait à l'enfant quand il nous poserait la question ? Quelle histoire lui raconterait-on ? Est-ce qu'on pouvait imposer l'absence d'un père à un enfant ?

Aujourd'hui, je ne me poserais plus ces questions de cette manière. Mais n'oublie pas, c'étaient les années 1980. Il y avait des couples de femmes qui avaient des enfants, mais nous n'en connaissions pas un seul. Les réseaux sociaux n'existaient pas. *Métamorphoses de la parenté*, de l'anthropologue Maurice Godelier, ne paraîtrait qu'en 2010, trente ans plus tard. Il y a écrit : « La question des unions homosexuelles et de l'homoparentalité est une question moderne, qui ne s'est jamais posée auparavant. Aujourd'hui, en Occident, les deux axes sur lesquels repose tout système de parenté, l'alliance et la descendance, intègrent des formes nouvelles. »

Au moment où je m'adresse à toi, j'observe le chemin parcouru, tout ce qui a changé entretemps : la dépénalisation de l'homosexualité, la protection juridique des personnes homosexuelles, la mise au point de différents modes de reproduction, le droit de se marier, d'adopter, le statut de parent donné à deux femmes ou à deux hommes.

Je réalise que nous étions assises sur un tabouret au bord du vide.

Aventurière, Julie avait plaidé plusieurs semaines pour le sans père. C'était tentant. Cela semblait plus simple de constituer une famille de plusieurs enfants si nous faisions un enfant à tour de rôle ou en même temps. Quant à moi, je revenais sans cesse à la configuration de la famille traditionnelle, la cellule nucléaire, un père, une mère et le ou les enfants. J'étais perméable à ce que disaient les psychanalystes, je lisais que le nom du père permettait à l'enfant de se construire – je n'avais pas compris que cela continuait à faire du père le personnage central de la famille. Non, on ne pouvait pas prendre ce risque ! Si, répondait Julie, on peut, parce que tout est risqué ; choisir un père parce qu'il nous plaît, c'est casse-gueule, ça ne veut pas dire qu'il sera bien avec l'enfant. On n'en sait rien. Et s'il nous plaît ou s'il plaît à l'une de nous deux, est-ce qu'il ne va pas nous séparer ?

Je ne savais pas comment continuer à rêver sans nous prendre les pieds dans le tapis. Pendant mes insomnies, je pensais au pire. Ça serait trop facile de dire après, si les choses se passaient mal, que je n'étais pas d'accord, que Julie avait décidé sans moi et que je n'y étais pour rien.

Ce serait lâche, dévastateur, mensonger. Une fois qu'on y est, on y est. L'enfant est là et on ne peut pas dire qu'on s'en lave les mains alors qu'on est penchée au-dessus de son berceau, et qu'on ne sait pas comment on a pu vivre sans lui.

Deux ans ont passé pendant lesquels nous avons appris à mettre le sujet de côté sans l'oublier. Julie, documentaliste, s'épanouissait dans son travail à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Elle y partageait son bureau et sa passion avec son collègue Antoine.

Pour ma part, j'ai démissionné d'un poste à l'Assistance publique pour un job d'été dans un magazine destiné aux adolescents, qui m'a rapidement engagée. J'ai commencé une formation sur le tas (c'était encore possible à l'époque) avec un salaire qui correspondait à mes connaissances (nulles). Je travaillais dix heures par jour avec un seul but en tête : obtenir ma carte de presse à l'issue des vingt-quatre mois. Peu de temps après, nous avons emménagé dans un appartement plus grand.

Le 25 juin 1984, le philosophe Michel Foucault est mort. Personne n'a dit qu'il était mort du sida, le syndrome d'immunodéficience

acquise. Personne n'a assumé sa maladie, appelée « la nouvelle peste » par *Paris Match*, « le cancer gay » aux États-Unis.

Le sida nous terrorisait, nous, les homosexuels, parce qu'il était mortel et qu'on ne savait pas le soigner. On en parlait entre nous sans bien savoir de quoi il s'agissait. L'équipe de l'hôpital Pasteur avait tout juste identifié ce virus, dont on savait qu'il se transmettait par le sang et les voies sexuelles, massacrait les défenses immunitaires et entraînait toutes sortes de pathologies. Il était lié à l'amour. La maladie et la mort venaient après l'amour, pas la vie.

Les hôpitaux se transformaient en mouroirs entourés de murs de silence. Il n'existait alors aucun test de dépistage, aucune association d'aide aux malades. Un enfer sur la Terre, un trou noir dans l'imaginaire. On se sentait seul et impuissant.

À la fin de l'année 1990, Hervé Guibert publiera *À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie* et la maladie, enfin, ne sera plus l'œuvre du diable. L'écrivain mis à nu, corps et âme, dévoilera son intimité et citera son ami Foucault : « Écrire, c'est donc se montrer, se faire voir, faire apparaître son visage près de l'autre. »

Oui, c'est bien au cœur de cette sombre période que nous avons pensé, Julie et moi, à avoir un enfant avec un garçon homosexuel, rêvant d'une complicité immédiate entre gens de la même espèce, appartenant à la même minorité. On voyait pourtant le sida tout autour de nous : mon ami Jérôme, qui avait concouru au championnat de France de basket et qui ne marchait plus qu'avec des béquilles, que ses jambes ne portaient plus, était voûté, très amaigri ; son compagnon, Olivier, s'était fait le gardien de son corps meurtri, exhortait tous les visiteurs à la prudence et le protégeait de ceux qui ne savaient pas cacher leur tristesse ou leur dégoût. Cela doit te paraître fou, irresponsable, mortifère, mais prends le temps de me lire avant de me juger. Dès qu'il s'agissait de nous, le spectre du sida s'éloignait : le fantôme disparaissait et notre amour nous aveuglait.

Jérôme et moi étions proches comme deux cousins qui auraient partagé des vacances chez des grands-parents, mais nous étions aussi bien plus que cela ; nous étions les mêmes dans nos familles, décevants.

Pendant un de ses nombreux séjours à l'hôpital, Jérôme avait essayé de dire la vérité à ses

parents. Il avait évoqué sa vie avec un homme sans prononcer les mots « gay » ni « homosexuel », il avait dit d'une voix claire : « J'ai le sida. » Ses parents n'avaient eu aucune réaction, ils avaient fait comme s'ils n'avaient rien entendu, avaient continué, sciemment, à employer le mot « cancer » à propos de la maladie de leur fils.

Jérôme excusait ses parents qui n'avaient jamais imaginé avoir un enfant frappé par ce *vice*, comme ils disaient.

Quand je pensais au moment où je révèlerais à mes propres parents que j'éprouvais du désir et de l'amour pour un être du même sexe que le mien, je me voyais assise dans une nacelle à la fête foraine, tête en bas, propulsée dans le vide à une vitesse vertigineuse.

Si, l'œil collé à la serrure de la porte de la chambre que je partageais avec mon petit frère, tu avais regardé mes parents avec moi, tu aurais vu mon père en train de fumer sa pipe et de lire *Le Monde* à côté de sa vieille mère, veuve à vingt-cinq ans d'un homme victime de la guerre des tranchées dans la Somme. Tu l'aurais vu étendre sur elle une couverture écossaise puis aller tapoter le baromètre, remettre le crucifix bien droit et s'asseoir à son bureau. Comme moi, tu aurais été fasciné par sa belle écriture, son stylo à encre qui courait sur le papier à lettres. À la radio, tu aurais entendu un journaliste haletant raconter la guerre d'Algérie. J'avais à peu près l'âge que tu as aujourd'hui, six ans.

Tu aurais aussi vu ma mère et tu ne l'aurais jamais oubliée – tu aurais senti sa présence

avant même de la voir. Grande, mince, pressée, de longues mains de pianiste abîmées par les engelures et les tâches domestiques. Elle mettait de l'eau à chauffer pour le thé, cherchait son briquet, enfournait le soufflé, vidait la machine à laver, revenait arrêter le feu sous l'eau bouillante avant de border sa belle-mère, écoutait une récitation, montait sur un escabeau pour peindre un mur, en redescendait enfin pour s'allonger, tournait une page du journal d'Anne Franck et priait. Il existe une photo jaunie où elle pose avec un pied sur la première marche d'un camion de la Croix-Rouge. Elle était ambulancière pendant la guerre, elle a porté des hommes, blessés ou morts. Je l'ai toujours connue assise avec des coussins pour soutenir son dos en lambeaux. Elle aimait les enfants.

Ma joie vient d'elle, de mes premières années avec elle, de son bonheur d'être mère, de sa tendresse et de sa fierté dans les éclats de rire. Jusqu'à mes cinq ans, âge auquel je suis entrée à l'école, j'étais avec elle tout le temps où je ne dormais pas. Le monde, c'était elle ; le pays de mon enfance, c'était le corps de ma mère. Le matin, je m'agrippais à sa chemise de nuit et je sentais son odeur, l'odeur sucrée de son

corps qui avait passé la nuit entre ses draps et dans les bras de mon père, mêlée à l'odeur du café brûlé de la cafetière italienne et à celle de sa cigarette, blonde, qui lui donnait le sourire. Cette odeur qui émanait d'elle, je la respirais le nez plaqué sur le tissu contre sa jambe, je ne faisais plus qu'une avec elle.

Il y avait aussi sa voix grave ou fragile, sèche ou tremblante, qui la racontait, qui contenait cent voix, cent ans, son histoire et celle des autres générations.

Je suis née une deuxième fois lorsqu'elle m'a traînée sur le trottoir pour m'emmener à l'école, je ne voulais pas, je me suis laissée tomber, je me faisais la plus lourde possible, je hurlais, je résistais, JE NE VEUX PAS. Sur le seuil de la classe, je l'ai regardée partir, me laisser déchirée.

Romain, elle t'aurait aimé. Elle aurait chéri ce petit garçon vif et intense, doucement autoritaire comme elle.

À vingt-huit ans, je voulais qu'elle m'aime comme j'étais. Mon histoire avec Julie était sérieuse, il était temps de parler (à mon père aussi, mais c'était elle qui m'importait). Je n'arrivais plus à faire semblant, à inventer, à

ruser, mais j'avais peur. Je savais que j'allais provoquer un séisme car elle m'avait enseigné le contrôle de soi, la maîtrise de ses pulsions, la place des femmes, épouse, mère, grand-mère.

Je savais que je ne pourrais pas revenir en arrière, effacer ces quelques secondes où je prononcerais cette petite phrase, tranchante comme un hachoir : j'aime une femme. J'avais un étau dans la poitrine, une espèce de chagrin m'accompagnait depuis qu'on discutait entre filles sur la nécessité ou non de dévoiler notre homosexualité à nos parents. Certaines avaient décidé de ne rien dire pour les protéger d'elles-mêmes, de la honte d'avoir une enfant qui n'est pas normale (ce sont les mots qu'on employait). Et puis ils sont d'une autre génération, disaient-elles en haussant les épaules pour expliquer leur indulgence et clore le débat. J'étais en colère car je croyais naïvement que nous serions de tous les combats, que nous essayerions ensemble de détruire les préjugés. Qu'on assumerait. J'espérais détruire une grande muraille, la muraille de la honte.

Je ne savais toujours pas quels mots j'allais employer. « Homosexuelle », c'était clinique.

« Lesbienne », militant. « Invertie », pédant. « Gouine », provocateur. Comment expliquer que j'avais découvert cette chose en moi comme on découvre que son groupe sanguin fait partie des plus rares ? Que c'était là et que je l'ignorais.

Ma différence m'obligeait à l'indécence.

J'ai commencé à répéter à voix basse, comme s'ils étaient en face de moi : vous savez, je ne l'ai pas voulu, c'est mon inconscient qui m'a fabriquée comme ça, c'est arrivé il y a longtemps. Je vous demande pardon.

Non, je n'avais pas envie de cette posture victimaire. Je ne me justifierais pas, voilà. Je pourrais dire, comme tous les amoureux : « J'ai rencontré une fille, elle s'appelle Julie et on vit ensemble. » C'est ce que m'avait conseillé Jérôme, qui allait de plus en plus mal et qui parlait, les paupières fermées, d'une voix rauque et hachée. Il avait un abcès dans la gorge et luttait pour rester vivant. À côté de sa souffrance, la mienne était dérisoire.

Au chevet de Jérôme, la famille de sang croisait rarement la famille de cœur. Elles n'avaient pas les mêmes horaires. Les parents passaient dans la journée, les amis tard le soir. Tant bien

que mal, Olivier filtrait leurs entrées, essayait d'éviter le bruit, les virus et les anxieux. Il n'y arrivait pas toujours et se tapait la tête contre les murs quand ils débarquaient à quatre ou cinq, enrhumés, une cigarette entre les dents, avec une solution miracle – masseur génial, médium guérisseur. Et ils enlaçaient Jérôme, le serraient, déposaient des milliers de baisers sur son crâne chauve, touchaient ses mains, ses bras, ses pieds, son visage, donnaient de l'amour, oui, mais arrêtez, soufflait Olivier : il étouffe.

Je faisais des rêves où Jérôme était présent. Dans l'un d'eux, nous étions montés sur un toit d'un immeuble de la place des Vosges (je l'ai réellement fait quand j'avais vingt ans, il n'y avait pas de digicodes et on pouvait marcher sur les toits de Paris comme Belmondo dans *Peur sur la ville*). Tout s'était passé très vite, comme trois pas de danse qu'on exécute sans y penser : ses pieds avaient glissé sur les ardoises et il était tombé sur le dos. Dans un réflexe de survie, il avait tendu ses bras ; au bout de ses bras, il y avait mes mains qui essayaient de le retenir. Je n'avais pas résisté à son poids. Il m'avait entraînée dans sa

chute et, moi aussi, j'étais tombée là où passait la gouttière. Il n'y avait pas eu de cris, juste quelques gémissements, une peur bleue. Une barre d'antenne, coincée sous les ardoises, nous avait sauvés. Tu vois, on a une bonne étoile, toi et moi, avait-il dit en me regardant. Son regard était magnifique.

Tu joues sans bruit dans la pièce à côté. C'est un *temps calme*, un moment où je peux écrire en ta présence. Je viens de terminer ces lignes et je pense avec tristesse à Jérôme. Soudain, tu apparais en chaussettes, t'approches de moi, montes sur mes genoux.

– Maman, elle est docteure des émotions.

– Elsa est psychiatre.

– Non, elle est docteure des émotions. C'est elle qui me l'a dit !